

gique. Là aussi, comme ses qualités techniques lui avaient ouvert toutes grandes les portes de l'usine, ses qualités de cœur devaient lui ouvrir les portes familiales du haut personnel. Il y trouvait tout naturellement la compagnie de sa vie.

Il semblait ainsi fixé, dans son emploi, pour de nombreuses années. Mais on avait conçu pour lui une marche plus rapide. D'abord appelé à la sous-direction des usines des Acières de France à Isbergues, il passa ensuite à la direction des chantiers de Nikolaïeff, qui étaient alors une des premières et des plus grandes usines créées en Russie.

Revenu en France, il prenait la Direction de l'Union de Douai des Etablissements Arbel, où sa réputation du début n'était pas oubliée, et enfin celle de la Société Métallurgique de l'Ariège, où la guerre le trouva.

Il y organisa, sur un pied d'une importance exceptionnelle, toutes les fabrications utiles à la défense nationale, faisant passer l'effectif de l'usine de 1.200 à 6.000 ouvriers, en même temps que, aidé de sa compagne dévouée, il se chargeait de la présidence effective de toutes les institutions sociales nécessitées par les circonstances.

Il finissait sa carrière industrielle comme Président du Conseil de la Société, et venait enfin se retirer à Beauvais, avec sa chère compagne, près de ses enfants et petits-enfants qu'il chérissait.

Partout, son caractère aimable et dévoué en avait fait un camarade aimé et considéré de tous. Président du Groupe de notre Société, à Douai, puis dans l'Ariège, il en était resté un des membres des plus attachés ; on le voyait encore, il y a quelques mois à peine, aux réunions du Groupe des Vétérans.

Sa mort est une grande perte pour notre Société et une très grande douleur pour ses camarades directs et ses nombreux amis. Puissent nos regrets être un adoucissement à la peine de sa chère compagne et de ses enfants et petits-enfants, à qui nous renouvelons, en même temps que l'expression de notre fierté de l'avoir compté parmi les nôtres, nos très vifs et très affectueux sentiments de condoléances.

PANNIER (Maurice), Châlons 1882. — Notre camarade PANNIER, décédé le 21 Mars, dans sa 67^e année, fut conduit le samedi 24, au lieu de sa dernière demeure. De nombreux camarades accompagnèrent le convoi pour le dernier adieu. En hommage à la vie toute de labeur du défunt, le Président JOURDAIN prononça au nom de tous les Gadz'Arts, et en particulier de ceux du Groupe Douaisien, l'adieu ému dont ci-dessous extrait :

« Né à Paris, le 15 Avril 1867, PANNIER, après de solides études préparatoires, était entré à l'Ecole Nationale d'Arts et Métiers de Châlons. Il en sortit en 1885, avec son diplôme et les félicitations de ses professeurs.

« Le jeune ingénieur fit alors son tour de France, confrontant les techniques et les moyens, se créant un solide bagage pratique. A ces contacts, son caractère s'est formé, développé, affiné, et il était tout prêt à remplir sa tâche lorsqu'il entra aux Etablissements EGROT, à Paris, pour l'étude et la construction du matériel de distillerie. A cette époque, la technique française triomphait dans ce domaine, et PANNIER dut assurer la construction et la mise en route de nombreu-

ses installations à l'étranger : La Bulgarie, la Roumanie, l'Égypte, le Portugal le virent tour à tour sur la brèche. Partout, il réussit parce qu'il savait et qu'il voulait réussir.

« Las de ces pérégrinations lointaines, PANNIER vint ensuite à Douai diriger les usines des Verreries de Dorignies. Travailleur, ne ménageant ni son temps, ni sa peine, PANNIER fut pour sa direction et pour son personnel, le Directeur parfait. Esprit curieux et chercheur, perfectionnant les techniques, améliorant les moyens, conciliant sans cesse les intérêts apparemment opposés, il développait les œuvres sociales, participait au bien-être de tous.

« La guerre devait amener une nouvelle perturbation dans sa vie. Chargé de la reconstitution des usines de Dorignies et de Denain, et des dossiers de Dommages de guerre, il revint à Paris où il resta jusqu'en 1923, date à laquelle il entra à la Société Générale des Huiles de Pétrole, à Courchelettes. Son âge ne lui permettant plus l'activité des chantiers, il y fut le conseiller, le guide des jeunes camarades.

« Les derniers jours d'une vie si laborieuse et si probe furent attristés par une douloureuse maladie qui, cependant, ne faisait pas prévoir une fin si rapide.

« A sa veuve éplorée, nous apportons l'expression du respect et de la reconnaissance des camarades envers celui qui n'est plus et qui s'en va modeste, comme modeste il a vécu.

BERMOND (Georges), Aix 1882. — Le 22 mars dernier, notre camarade BERMOND, industriel à Dôle, membre de la Société des Ingénieurs Civils de France, et de l'Iron and Steel Institute, membre d'honneur de l'Association technique de Fonderie, était conduit au cimetière au milieu d'une assistance nombreuse. MM. Emile PEYROT, au nom de sa promotion et CHARLES, président du groupe régional de Besançon, prononcèrent d'émouvantes paroles sur le cercueil de ce bon et distingué camarade, dont la carrière mérite d'être citée en exemple pour l'honneur qu'il fait à nos Ecoles.

Sorti d'Aix en 1885 dans un très bon rang, BERMOND avait débuté à la Maison FIGUET à Lyon. Son service militaire accompli au 2^e Régiment d'Artillerie à Grenoble, il entre aux Constructions mécaniques et aux Aciéries du Creusot. Il dirige ensuite de 1891 à 1894, un atelier de fabrication de tuelles à Lyon.

Revenu au Creusot, il est attaché à la Direction ; il acquiert une place prépondérante auprès de cette Administration. Sa vive intelligence lui vaut d'être chargé, en 1898, d'un voyage d'études aux Etats-Unis, puis en Allemagne ; à son retour, il est nommé Directeur des Fabrications métallurgiques.

En 1908, il s'installe pour son compte à Dôle ; il y dirigeait avec bonheur depuis, sa fonderie et son atelier de construction de matériel de fonderie et malaxeurs ; il avait su par sa droiture et sa bonhomie souriante capter la confiance de ses concitoyens.

Son esprit de camaraderie fut à la hauteur de sa valeur comme industriel. Dès son arrivée à l'Ecole, il fut l'ami de tous ses camarades. Son amabilité était devenue légendaire. On ne s'adressait jamais en vain à BERMOND, et tous ceux qui le connaissaient conserveront de lui la plus vivante image de bonté et de confraternité.

Entré à notre Société dès sa sortie de l'Ecole, il fut un membre dé-